

Les malheurs d'Alfred

sont-ils opérants ?

Je vais d'abord présenter quatre vignettes cliniques. Puis, dans une seconde partie, et à partir d'une ou deux notes de Jacques Lacan, je tenterai de déployer la problématique de l'enfant-symptôme. Enfin, dans une troisième partie je reprendrai par une approche plus freudienne, le discours de la plainte de ces mères, et la portée de la séparation. Je conclurai ...

Dans le cadre du travail de notre groupe sur la « Relation d'Objet » je vais essayer d'aborder une clinique du maternel. Cependant, cette clinique du maternel je m'efforcerai de l'aborder par ce que les mères en disent, sur le divan ou ailleurs, mais aussi par ce que les enfants en disent, font, bougent, jouissent, etc., c'est à dire autant par ma pratique en psychiatrie infantile que par ma pratique d'analyste d'adultes en cabinet, autrement dit encore, je vais essayer de comprendre ce que certains enfants peuvent être pour certaines mères.

Je dis « certaines mères » parce que, bien évidemment, les vignettes cliniques que je vais présenter sont des cas un peu particuliers, extrêmes mêmes peut-être.

La question est pour moi : quel objet ces enfants sont-ils pour leur mère ? L'objet particulier qu'ils sont pour elles, et la relation qui en découlent, peuvent-ils expliquer la souffrance de ces enfants ?

Des gens ont travaillé avant nous sur de telles questions, et ils ont laissé à notre disposition des outils conceptuels. Quels sont donc les outils qui peuvent nous aider ici et ces outils

I- QUATRE VIGNETTES CLINIQUES

Je dois d'abord préciser que, sauf erreur de ma part, aucun des enfants dont je vais parler n'est psychotique, même si, parfois, la psychose peut être évoquée. De même pour les mères.

Première vignette : Alfred le « pas fini »

Alfred le « pas fini » a 4 ans-et-demi lorsque je le vois pour la première fois. C'est la maîtresse de la maternelle qui a conseillé à la mère de l'amener consulter. Il est vif, souriant ; le regard est droit ; la relation avec l'autre est directe, cordiale, sans anicroche quoiqu'il semble sur le qui-vive, toujours un peu en alerte. C'est vrai qu'il a une drôle de tête avec ses dents en avant.

La mère ne parle d'aucun trouble particulier du sommeil, de l'alimentation, de la propreté, etc. Il n'a pas de trouble du langage ni de la pensée. Un point est mentionné sans qu'il lui soit attribué une valeur explicative réelle : un médecin aurait diagnostiqué une microcéphalie peu après la naissance. Aucun écrit n'est fourni à ce propos. La chose est dite sur un ton simple, sans dramatisation, presque

Le symptôme de l'enfant est la réponse au symptôme familial. Et, nous le rappel-le Lacan, les symptômes sont les représentants de la vérité.

comme une banalité.

De fait, au fil des mois de la thérapie, Alfred va avoir des difficultés scolaires croissantes, difficultés d'acquisition et, suivant l'expression américaine consacrée aujourd'hui en France, « des problèmes de comportement », - c'est ce que l'on appelait avant un enfant turbulent.

Le discours de la mère, à qui veut l'entendre, enseignants, psychologues scolaires, voisines et thérapeutes est toujours le même : « Vraiment Alfred est un mauvais garçon, Alfred me désespère, je ne peux pas compter sur mon mari, Alfred me fait du souci, il est méchant avec sa sœur, etc. ».

Le temps va passer, il va dissoudre l'hypothèse de microcéphalie, mais Alfred reste le mauvais objet, celui qui insatisfait, celui dont les traits distinctifs sont toujours négatifs, celui dont on ne peut rien dire de bon ou de bien, voire celui que l'on peut haïr.

Malgré cela, Alfred progresse, lentement il est vrai. Certes, il faut remonter le moral de l'enseignante qui désespère un peu. Mais à y regarder de plus près, ce qui la désespère le plus, c'est le discours accusatoire de la mère, la constante plainte de la mère.

Au bout d'une bonne année et demi, le discours de la mère change. Quelque chose d'une tonalité nouvelle apparaît. Ainsi, elle peut dire : « C'est quelqu'un celui-là vous savez ! » ou bien : « Il m'a fait courir ce matin ». Bref, il semble que d'une position de mauvais objet, cet enfant devienne plus appréciable pour cette mère. Et bien sûr, l'équipe de se réjouir, mais pas longtemps.

La mère exige maintenant des résultats scolaires. Elle prend la défense d'Alfred auprès de l'enseignante si celle-ci utilise des termes qui ne conviennent pas. Mais en contrepartie elle devient très violente avec Alfred et le bat ou l'étrangle, et il porte des ecchymoses ou des griffures.

**Deuxième vignette :
Alfred « le turbulent »**

Alfred « le turbulent » a neuf ans. Depuis

l'âge de trois ou quatre ans, il fréquente les « psy », tous les « psy » : les psychiatres, les psychologues, les psychomotriciens, les centres thérapeutiques divers et variés, et j'en passe. Tout cela sans aucun résultat. (Je rappelle que je ne traite pas de cas de psychose ici).

Et de fait, il parle bien, sa pensée est sans bizarrerie. Il est propre, il a des gestes adaptés. Mais Alfred ne tient pas en place. Il est comme une balle de jeu vidéo qui rebondit sur toutes les parois sans jamais s'arrêter. Il est hyperactif, dit-on encore aujourd'hui.

Bien évidemment, dans un tel débordement d'activité, dans l'incapacité de rester assis à une table plus de cinq secondes, Alfred « le turbulent » ne peut rien apprendre en classe. Bien plus, il est insupportable pour les enseignants. Il a donc entamé une lente chute d'une classe dite normale vers la CLIS et de la CLIS vers l'Institut d'Éducation Spécialisée.

Durant les séances, il est aussi dans ce mouvement perpétuel ; il n'est accessible que par le jeu, on joue à cacher un objet et chacun à son tour doit le chercher sur les indications de l'autre, du type : c'est chaud, c'est froid.

Le discours de la mère est celui d'une plainte contre cet enfant.

Troisième vignette : Alfred « le fille »

Alfred « le fille » va avoir neuf ans. L'école lui a recommandé d'aller consulter parce qu'il se faisait bousculer par les autres élèves! Curieuse recommandation ! Les résultats scolaires ne sont pas excellents non plus. Le rapport humain est bon, l'intelligence vive, il partage humour et fantaisie.

Une bonne partie de la thérapie se passe sans qu'il soit vraiment possible de dire de quoi il s'agit chez ce jeune garçon. Les dessins sont très jolis, les couleurs pastel arrangées avec goût. Les dessins sont toujours destinés « à maman ». Cette maman m'expliquera qu'Alfred aime beaucoup dessiner les devantures de pâtisseries et que, plus tard, il sera décorateur.

Un jour, cette mère vient, en urgence, dire que le demi-frère d'Alfred a montré à Alfred la réalité du fonctionnement d'un sexe d'homme, qu'il y avait du sperme sur le tee-shirt

de son fils et que son... sa..., ce n'est plus très clair.

C'est le drame. La colère de la mère est grande, elle casse la figure du beau-père, lui lacère le visage à coup d'ongles. Cette violence est surprenante car il n'y a pas eu d'attouchements ni d'abus, simplement un adolescent montre à un plus jeune comment on se masturbe. Pourquoi tant de colère ? Dans les quelques mois qui vont suivre, je n'entends plus parler de rien. Alfred me racontera l'événement à sa manière. Il ne semble pas traumatisé par la scène.

Le discours de la mère est plus ambigu. Sa plainte n'est pas virulente, il est vrai qu'elle est peut présente car c'est le beau-père, celui qu'elle bat, qui accompagne Alfred.

C'est Alfred qui met fin à la thérapie un jour en concluant : « C'est vrai que je voulais être une fille, mais maintenant c'est trop tard ! »

Quatrième et dernière vignette : Alfred « le Jonas »

Alfred « le Jonas » a six ans. Il est en maternelle et la mère veut que l'on fasse des tests parce qu'elle se demande pourquoi il n'arrive pas à suivre en classe.

Par son discours, elle m'apprend qu'elle s'y connaît, car elle-même travaille dans la même école ; elle est donc à même de m'expliquer ce que disent les maîtresses de l'année dernière, celles de cette année, les assistantes, les dames de la cantine, la concierge, le psychologue scolaire, les orthophonistes, etc. C'est dire que cette femme a établi, au sein de l'institution un système proche de celui du KGB ou de la STASI. Il s'agit de tout savoir sur son fils ? Tout ce qui est dit à son sujet par les gens qu'elle harcèle journalièrement est analysé, décortiqué.

A moi, dans le couloir de l'endroit où je les reçois, elle me dit : « Vous savez mon fils fait la paire avec moi ! ».

Elle trépigne dans le couloir lorsque je suis seul avec Alfred dans le cabinet, ouvre la porte pour voir s'il n'a pas perdu son blouson. A la fin de la séance, elle me questionne avidement, me demande si j'y comprends quelque chose, comment cela se fait que ça n'aille pas

mieux, qu'il vaudrait quand même mieux de l'orthophonie.

Et moi je pense à son dernier dessin, celui d'un monstre qui ressemble à une baleine et au sein duquel on voit deux petits bonshommes qui ont été avalés et qui attendent d'être totalement digérés.

++++

Voilà donc les quatre vignettes inaugurales que je vous propose maintenant d'examiner à la lumière des concepts utilisables et disponibles en la circonstance.

Qu'elles sont les approches que l'on peut en faire ? Voyons Lacan.

II- DU CÔTÉ DE CHEZ LACAN

Je partirai d'une des deux notes manuscrites que Jacques Lacan remet en octobre 1969 à Jenny Aubry, psychiatre et psychanalyste d'enfants. On l'a connaît moins aujourd'hui, mais Elisabeth Roudinesco, dans son *Dictionnaire de la Psychanalyse*, la place au même rang que Françoise Dolto, Maud Mannoni ou Ginette Rimbaud. Et je me référerai d'autre part, au Séminaire que nous étudions cette année : *La Relation d'Objet*.

Vous trouverez ces deux notes remises à Jenny Aubry dans les « *Autres Ecrits* », parus aux éditions du Seuil et, semble-t-il, modifiées ou réécrites par Jacques-Alain Miller. Je vous donne ici une version plus authentique me semble-t-il.

Ce sont deux notes très brèves : une vingtaine de lignes, et je vous fait lecture de la première :

Première étape :

« Dans la conception qu'en élabore Jacques Lacan, le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de fantasmatique dans la structure familiale.

Le symptôme, et c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité ».

C'est-à-dire que, dans cette première

étape, le symptôme de l'enfant est la réponse au symptôme familial. Et, nous le rappelle Lacan, les symptômes sont les représentants de la vérité.

Deuxième étape :

La deuxième étape nous décrit les deux possibilités de vérité qui se présentent alors :

Premier choix : « *Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe, mais aussi le plus ouvert à nos interventions* ».

Deuxième choix : « *L'articulation se réduit de beaucoup quand le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé* ».

Je parle de *choix*, mais le mot qui ne vous a pas échappé, à savoir « le symptôme qui vient à dominer », m'oblige à parler plutôt de « panachage ». C'est-à-dire que, selon les cas, le symptôme est un panachage entre le symptôme comme représentant de la vérité familiale et, l'autre pôle, le symptôme comme vérité de la subjectivité maternelle. Selon les cas il se positionnera plutôt d'un côté que de l'autre, mais dans tous les cas, les deux versants de la vérité, - celle de la famille et celle de la subjectivité maternelle -, seront présents.

Avant d'aller plus loin, je note que, pour Lacan et à propos de l'enfant symptôme, la subjectivité paternelle n'intervient pas, ou pas directement. La vérité est dans la vérité familiale et dans la vérité de la subjectivité maternelle, mais pas de vérité du côté de la subjectivité paternelle. C'est quand même étonnant, même pour un citoyen français rompu au charme nouveau de la parité.

Pour être bien certain d'être compris, Lacan insiste : « *La distance entre l'identification à l'idéal du moi et la part prise du désir de la mère, si elle n'a pas de médiation, laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatiques* ».

Revoilà, par l'identification à l'idéal du moi, la fonction paternelle. Et l'on peut entendre mieux peut-être là, dans la thèse lacanienne, combien cette fonction est « contenante » non

seulement pour l'enfant, mais aussi pour la mère.

L'enfant, dans le cas d'une fonction paternelle évanescence donc, devient l'objet de la mère. Quel objet ? Soit il prend la place du fantasme maternel, soit il prend la place de l'objet a dans le fantasme maternel.

Dans la cas d'« Alfred le fille », peut-être que sa mission, mission dont il s'est acquitté en vaillant petit soldat, aussi loin qu'il a pu - car être dans le désir de la mère est vital pour l'enfant -, sa mission donc était peut-être de répondre au fantasme maternel. Dans ce fantasme, il devait être féminin, et c'était flagrant dans ses vêtements, son avenir de décorateur, sont goût pour les couleurs pastels.

Que pourrait vouloir dire un tel fantasme ? Qui n'est pas du tout rare : une partie des homosexuels peuvent en témoigner. S'agit-il d'une narcissisation ? De quoi ? De son manque. De quel manque ? De l'absence de pénis chez la mère, ou, plus exactement chez les mères.

Mais alors, cet enfant est un fétiche et plus précisément un fétiche mis en abîme. La mise en abîme est une figure où l'image est répétée dans l'image, par exemple un film dans lequel on tourne un film, un photographe qui photographie un photographe en train de photographier.

Cet enfant est donc un fétiche mis en abîme, c'est-à-dire qu'il est le substitut du pénis manquant, lui même étant, par sa féminisation, mis en position de pénis manquant. Et pourquoi alors narcissisation ? Peut-être parce que narcissiser un tel objet permet de ne pas le perdre complètement, ou plus exactement permet que l'objet perdu ne soit pas totalement perdu.

Du côté d'« Alfred le fille », il y a une véritable position phallique. En effet, la mère, la femme comme dit parfois Lacan : « *c'est en tant que la femme dépend de lui, du phallus dont il est désormais le maître, le représentant, le dépositaire que la position devient anaclitique* » (page 84 de *La Relation d'Objet*). La position féminine que ce garçon occupe lui permet d'être le phallus qui répond au fantasme maternel. C'est pour cette raison que cette position est difficile à abandonner. Être le phallus, quelque soit

la forme, si je puis dire, que doit prendre ce phallus.

Du fantasme, je suis passé au phallus et il me faut-là faire un aparté pour vous demander de vous souvenir des formules de la sexuation que nous avons revu l'an dernier dans notre lecture du Séminaire XX, *Encore*. Dans le tableau, le phallus est du côté masculin ce qui fait que la femme va le chercher de ce côté-là. Tandis que l'objet a est du côté féminin, c'est-à-dire que l'homme doit aller chercher chez la femme l'objet cause de son désir.

Et si l'homme, le mari, le compagnon n'est pas porteur de ce phallus ou, mieux encore, n'est pas mis en position par la femme d'être le porteur de ce phallus, alors elle le trouve chez l'enfant : un phallus imaginaire ou, plus exactement, en citant Lacan, dans *La Relation d'Objet*, page 82 : « *l'enfant comme être réel est pris par la mère comme le symbole de son manque d'objet, de son appétit imaginaire pour le phallus* ».

Revenons aux prises fantasmatisques dont parle Lacan lorsqu'il n'y a pas ou pas assez de médiation paternelle. L'enfant, dans les cas extrêmes, devient l'objet de la mère et, dit-il : « *n'a plus de fonction que de révéler la vérité de cet objet... L'enfant réalise l'objet a dans le fantasme* ». Le mot « *réalise* » est fort. L'enfant est la réalité de l'objet a pour la mère. Ce qui était un reste de l'objet perdu, ce qui est l'objet cause du désir est là, vivant, devant la mère. L'objet perdu est retrouvé. Fini la séparation. Lacan dit qu'alors cet objet « *sature le mode de manque où se spécifie le désir de la mère* » et de rajouter : « *quelque soit la structure de la mère, névrotique, psychotique ou perverse* ».

Pour revenir à « Alfred le fille », la thérapie s'arrête sur cette phrase : « C'est vrai que je voulais être une fille, mais maintenant c'est trop tard ! » Cette phrase elle-même est l'aboutissement d'une part de ce que la mère avait pu entendre de son fantasme, de ce qu'Alfred avait pu entendre de sa place dans ce dispositif, et de la grande scène finale, celle où le plus grand, dans sa démonstration éjaculatoire, dépose, sur la chemise d'Alfred, un peu de sperme. Probablement, cette scène, par le moment où elle survient dans cette tragi-comédie, a fait office de révélateur. C'est le « Bon sang, mais c'est bien sûr » du commissaire Bourrel dans les cinq

dernières minutes. « Bon sang, mais c'est bien sûr », c'est vrai qu'il devient fille. Et peut-être qu'alors le fantasme a volé en éclat comme un miroir. Et Alfred a dû s'adapter. L'histoire de sa vie dira jusqu'où.

Dans le cas d' « Alfred le Jonas », non plus, il n'y a pas, ou très peu de médiation paternelle. La mère, comme le montre les dessins de l'enfant, avale comme un cachalot, comme un monstre, non seulement les enfants, mais aussi le père. Selon l'expression populaire « elle les a bouffé tout cru ». L'angoisse de l'enfant est une angoisse de dévoration, d'engloutissement. Cette mère ogresse est peut être l'équivalent fantasmatisque maternel de ce qu'est le père de la horde. Un les baise toutes quand l'autre les bouffe tous.

Il est l'objet de la mère. Quel objet est-il ? Les mots de la mère elle-même nous montrent la piste. La plainte de la mère est une plainte sur les capacités cognitives de l'enfant. Elle veut des tests, des mesures, des chiffres, des degrés sur des échelles de ceci ou cela. Et tout décrit un objet défectueux, un objet défailant, éminemment manquant lui-même.

Ces mères sont des bonnes mères, au regard des autres. En effet, elles le protègent cet enfant, et beaucoup même. Et si elle le protège tant, c'est précisément qu'il a pris la place de l'objet, et qu'il est donc en place de vérité.

Ces cas, nous le savons, sont difficiles à approcher, car cet objet, en place de vérité, vient non seulement « saturer la mère », comme le dit Lacan, mais aussi masquer l'autre vérité de la mère.

Cela me rappelle la maman qui avait nommé son fils Frankenstein. Vous voyez comment ce nom, choisi dès avant la naissance, est porteur d'une vérité. A ce propos, voyez comme c'est cocasse : l'auteur qui a accouché de cette œuvre, Frankenstein, accouché de cette créature conçue de bric et de broc, est une femme : Mary Shelley, femme du poète Shelley.

A l'extrême, on pourrait citer les symptômes somatiques chez l'enfant. Ces symptômes échappent très souvent au champ de la psychologie, de la psychanalyse ou de la psychiatrie. L'effet de vérité est tel, dans le réel, que seul le réel de la science médicale est interpellé. Ces cas

sont, sans doute, les cas où la notion d'enfant-fétiche est la plus manifeste. Dans le fétichisme, comme le rappelle Lacan, page 85 de *La Relation d'Objet*, « l'objet fétiche est d'autant plus satisfaisant qu'il est inanimé ».

Dans les symptômes somatiques, l'enfant ne parle pas, ne bouge pas, ne bronche pas. Le réel de la science médicale constate, mesure, test, fait les examens, et bien rares sont les cas où le médecin dit : « je n'y comprends rien, allez voir un psy ». C'était le cas d'« Alfred le pas fini » : le diagnostic de microcéphalie est sans appel ; ni la mère, ni Alfred n'en peuvent mais ; le psy est inutile. La mère peut jouer son rôle de mère dévouée, courir d'un service à l'autre, d'un spécialiste à l'autre.

C'est l'Education Nationale qui détecte ... non pas une microcéphalie mais un enfant turbulent. Le passage chez le psy est recommandé et, coup de chance, cela a des effets : l'objet change de nature pour la mère. Et ce déplacement de perspective s'entend dans son discours. Je vous citais tout à l'heure ces deux phrases : « C'est quelqu'un celui-là, vous savez ! » et : « Il m'a fait courir ce matin ». Il me semble que, par là, il prend une consistance plus phallique, Comme si chez un fétichiste « classique », la petite culotte ou la bottine devenait soudainement femme. Et un mois plus tard, cette mère étranglait à moitié son fils. Pour Alfred c'est un très bon signe ! Fétiche, il était bon pour le placard ! Alors qu'objet de haine, ce n'est pas facile à vivre, mais il a ses chances.

A l'extrême de l'extrême de ces symptômes somatiques, on trouve les cas du syndrome de Münchhausen par procuration. La mère, non contente de mettre l'enfant en place de fétiche, se missionne en plus pour mettre le corps médical en échec.

« *Le fétiche est excessivement rare chez la femme au sens où il s'incarne dans un objet que nous pouvons considérer comme répondant d'une façon symbolique au phallus en tant qu'absent* » (*La Relation d'Objet*, p. 154).

Je précise cette phrase pour rappeler que, pour Lacan, le fétiche représente non pas le pénis réel, mais le pénis en tant qu'il vient à manquer. Autrement dit, le fétiche, dans cette dimension, répète une situation qui est celle

d'une présence-absence.

Cela a-t-il un rapport avec le fait que les quatre vignettes que j'ai citées sont des cas de garçons ? En effet, dans un CMP, il y a beaucoup plus de garçons qui sont amenés en consultation que de filles. Pour ma part, 70 % de ma patientèle au CMP est constitué de garçons. Les cas pouvant être pensés en terme d'enfant-fétiche sont tous garçons.

Nous avons une chef de service futée qui, pour chaque nouvel entrant, propose à l'enfant, lorsqu'elle prescrit une thérapie, le choix : « Tu veux que ce soit un monsieur ou une dame ». Et souvent les garçons préfèrent le monsieur, et les filles la dame. Ces choix enfantins favorisent peut-être leurs identifications d'une manière générale, mais, en plus, les garçons doivent chercher quelque chose du côté de la fonction paternelle et les filles doivent chercher quelque chose de ce en plus du côté de la femme. Je ne me souviens plus dans quel texte Lacan, en parlant du rapport mère-fille parle de cette difficile transmission du féminin et du fait que la fille attend « autre chose » de la mère. Peut-être n'est-ce pas si facile que ça de vivre du côté du pas-tout.

Ces enfants sont en thérapie certes, mais les mères parlent. Avant la séance, après la séance ; et, ce discours de la mère, pour les cas qui nous occupent est un discours de plainte, moins pour Alfred le fils, il est vrai. Quel sens donner à cette plainte ? Je vous propose d'en dire quelques mots dans cette troisième partie.

III - DU COTE DE CHEZ FREUD & JACOBI

Je m'appuie dans cette partie sur l'ouvrage de Benjamin JACOBI, qui est enseignant en psychopathologie à la faculté d'Aix. Cet ouvrage est intitulé : « *Les mots et la plainte* ». Cet ouvrage est lui-même appuyé sur ce que dit FREUD dans « *Deuil et mélancolie* » (1917) et dans « *Inhibition, symptôme et angoisse* » (1926).

« *Les paroles de la plainte sont exposition, monstration effort pour faire entendre la douleur éprouvée, pour en être soulagé, dégagé, elles ne comportent pas, en principe, de lestage en forme de reproches* » dit Jacobi (page 12) Quoique le texte freudien, en allemand, laisse

entendre, paraît-il, une synonymie entre plainte et reproche.

Introduire le reproche revient à introduire la dimension de la haine. C'est-à-dire que le discours, pour dire la souffrance, se retourne en un discours pour infliger la souffrance.

« *Se plaindre c'est aussi porter plainte contre* » ajoute Jacobi, page 14.

Cette plainte, plainte de ou plainte contre, cette souffrance, cette haine, ces reproches, qui visent-ils ? L'enfant ? Le pénis manquant ? Le manque ? Oui, certainement, mais, au-delà, ils visent la perte de l'objet, l'insupportable de la perte de l'objet. Et, si l'on fait intervenir les effets narcissiques du moi sur cette perte, « *ce qui nourrit la plainte c'est la perte de l'emprise sur l'objet* ». (page 18)

Après tout, l'emprise sur l'enfant-objet on connaît. Il y a quelques soirs de cela, je participais à un groupe de parole de jeunes mamans. Curieusement, c'était majoritairement des mamans de filles. Et le discours, déjà en forme de plainte, était : « Je ne peux pas m'éloigner d'elle, elle pleure aussitôt, elle est toujours dans mes jupes, [C'est amusant, mais il y avait un seul homme, un papa, mais il était là en tant que représentant du sein, du sein maternel car lui est son épouse, absente pour cause d'allaitement, font partie d'une association militant pour l'allaitement], il faut que je joue avec elle, il faut qu'elle s'endorme avec moi, dans mon lit », etc.

Le discours était censé décrire l'incapacité de l'enfant à se séparer de la mère, -ce qui n'est que partiellement vrai, car je pense que les pulsions de vie ont leur rôle à jouer dans cette séparation. Mais ce discours de plainte des mères, donc, décrivait bien plus encore la difficulté des mères à se séparer de leur enfant, à ne pas perdre l'emprise sur l'objet.

Pour revenir aux mères d'Alfred, le discours de la plainte est inépuisable, intarissable. Si l'école d'abord, puis, éventuellement, le psy, n'intervenaient pas, le discours de plainte n'aurait pas de fin. Il est intarissable, sans fin, parce qu'il ne s'adresse pas à l'interlocuteur présent, là, à ce moment-là. Cette plainte de la perte de l'objet, de la perte de l'emprise sur l'objet s'adresse ... à l'objet, dont l'enfant et sans doute

l'enfant-fétiche, ne sont que la métaphore, ou mieux, la métonymie.

Je veux faire ici un aparté sur l'objet primordial, celui du nourrisson. J'ai la chance d'intervenir dans un lieu où sont placés des bébés pour des questions de carences diverses. On devient facilement winnicotien, kleinien, doltoien dans un tel lieu. Des bébés normalement nourris, vêtus, etc. arrivent dans des états catastrophiques de claustration parce qu'ils ont rencontré un objet inconsistant. Cet objet qui est du chaud dans la gorge et le ventre, qui est des sensations sur tout le corps, qui est des odeurs familiales, qui est une voix, doit être à la hauteur de l'attente du bébé. L'objet est indispensable à ce qui est, peut-être, de l'ordre du narcissisme primordial, ou, comme dit Bernard Thys, de la stabilité de base. Il faut, dans le lieu que j'évoquais, des trésors de manipulation, de psychomotricité, de kinésithérapie, pour donner un corps à ces bébés. Ces cas permettent de comprendre l'extraordinaire attachement qui unissent le bébé à son objet, le bébé à une mère ex-bébé. Ces cas permettent de comprendre la difficulté de la séparation.

D'autant plus que la séparation n'est pas un événement isolé, ponctuel. La séparation est une longue suite de séparations, s'enchaînant les unes aux autres, chaque perte ravivant les plus anciennes, chaque douleur de perte puisant sa force dans les douleurs précédentes.

Cette plainte est très utile dans le cabinet de l'analyste où elle vient se déployer. Mais, et c'est intéressant, c'est dans le transfert qu'elle va prendre une forme différente et évoluer vers autre chose, y compris la constitution du symptôme.

La plainte de ces mères a aussi pour but donc de garder l'objet présent. Tant qu'elles se plaignent, ça va ! L'ennui c'est qu'elles ont besoin, pour se plaindre à juste titre, de quelque chose de défaillant. Si le contexte symbolique, je veux dire la fonction paternelle comme cadre symbolique, comme cadre contenant, si ce contexte est solide, la plainte n'a pas à se déployer : en quelque sorte, il y a substitution de la présence de l'objet par la fonction paternelle. Mais si cette fonction est évanescence, soit parce que la mère ne la laisse pas s'exprimer, soit qu'elle ait choisi un compagnon en sachant qu'il

ne pourra pas assurer cette fonction pour elle, alors il peut y avoir constitution de l'objet-fétiche sur la personne de l'enfant.

L'objet peut tout autant être objet haï. Expression de la haine qui va jusqu'aux vœux de mort. Je pense à une maman, dans un lieu d'accueil, un lieu donc tout à fait sécurisé, où le risque majeur est un coup de petite pelle en plastique sur la tête asséné par un enfant de 2 ou 3 ans. Cette maman courait en permanence derrière son fils, âgé de 2 ans et demi, en lui disant : « attention ! tu vas tomber, attention ! tu vas glisser, attention ! tu vas te faire mal ». Et ce, dans un flot ininterrompu. Au premier abord, on peut penser à une maman angoissée par la sécurité de l'enfant, au-delà de ce qui est imaginable. Mais ces nombreuses précautions oratoires n'empêchaient absolument pas l'enfant de tomber, glisser, et prendre un coup de pelle sur la tête. Alors, que visait cette maman ? Deux choses concomitantes : exprimer sa haine de l'objet et recoller l'objet. Recoller, je veux dire annihiler la séparation. « Recoller » c'est une expression de Pierre Martin, analyste qui semble avoir eu un certain renom dans la région. Il disait que lorsqu'une mère donne une gifle à un enfant après une scène où il y a eu risque d'accident, par exemple un enfant qui a traversé une rue sans regarder, la gifle, c'est le « recollage ».

Conclusion

Je voudrais conclure brièvement sur des questions : Pourquoi une clinique du maternel et pourquoi pas une clinique du paternel ? Plus

exactement : Pourquoi toujours une clinique du maternel et pourquoi si peu une clinique du paternel ? La parité existe-t-elle à ce niveau -là ? On sait bien que la psychanalyse est subversive, mais est-ce seulement cela ?

Que l'on se souvienne des ces deux extraordinaires portraits de femmes dans le film « *La pianiste* », qu'a commenté Elizabeth de Franchesci dans le cadre du « Cinéma du Couple » : cette mère toute puissante, possessive, jalouse, incestueuse, violente et cette pianiste qui va errer maladroitement à la recherche de solutions pour que vive encore en elle un désir non asservi à la mère.

Un homme, un de ces hommes qui décident de rester à la maison pour s'occuper de la maison et des enfants par exemple, pourrait-il agir en mère ? Faisons un instant l'hypothèse d'une société qui évolue jusqu'à une renverse de pouvoir : les hommes n'ont de chéquier qu'avec l'autorisation de leur épouse ; ils ont des salaires inférieurs à ceux des femmes et c'est bien normal, il n'est pas convenable que les hommes sortent le soir, surtout seul, les prêtresses et la papesse insistent sur la nécessité de renforcer la pression morale sur ces êtres masculins somme toute assez enclin à la lascivité ; l'Académie Française peste contre certains mots ridiculement masculinisés et certaines psychanalystes commencent à alerter l'opinion publique sur le déclin de la fonction maternelle.

L'objet, alors que sera-t-il ?